

JEAN-NOËL JEANNENEY ET JEANNE GUÉROUT Histoire

La France racontée de l'étranger

De la défaite d'Alésia à l'élection de Mitterrand : en une cinquantaine de dates clefs, des historiens étrangers retracent vingt siècles d'histoire de France.

« **M**ontesquieu l'avait déjà démontré, au XVIII^e siècle, en imaginant la visite en France de ses célèbres Persans, gaie-ment ébahis et savamment subtils : il est sain et tonique, pour un peuple, de se contempler au miroir que d'autres lui tendent », écrivent Jean-Noël Jeanneney et Jeanne Guérout.

Du premier, on sait qu'il fut entre autres président de la Mission du Bicentenaire de la Révolution française et de la Bibliothèque nationale de France. De la seconde, jeune historienne franco-allemande, on a eu l'occasion dans ces colonnes (DNA du 23/10/2016) d'évoquer l'intéressant *Comme un Allemand en France* (L'Iconoclaste), ouvrage centré sur la perception qu'avaient les soldats allemands de la France et des Français durant l'Occupation.

Charles Martel à Poitiers ? C'était une simple razzia

De ce miroir tendu depuis l'étranger sur vingt siècles d'histoire de France résulte un pavé constitué de « 50 événements de notre roman national ». La défaite d'Alésia, le baptême de Clovis, le couronnement de Charlemagne, les batailles de Bouvines, Marignan, Valmy, Austerlitz ou Verdun, la révocation de l'Édit de Nantes,



De gauche à droite et de bas en haut : Austerlitz (1805), François I^{er} à Marignan (1515), Poitiers (732), Verdun (1916). DR



la prise de la Bastille, les Trois Glorieuses, la Commune, la victoire du Front Populaire, les accords d'Evian, Mai-68 ou l'élection de Mitterrand qui clôt cet itinéraire à travers les « incontournables » de notre mémoire collective : à chaque fois un historien étranger expose et commente la séquence qui lui a été

confiée. L'objectif consiste à dégager un autre regard sur une narration dont les contours nous semblaient figés à jamais. De bénéficier d'une interprétation différente, tels les fameux Persans de Montesquieu. Sur ce plan-là, l'ouvrage promet plus qu'il ne tient. Les analyses ne font pas le plus souvent apparaître une tonalité

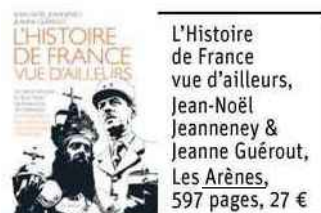
qui offrirait un éclairage spécifique, différent de ce qu'on lit habituellement sous la plume d'historiens français.

Lorsque l'Espagnol Flocel Sabaté explique que Charles Martel en 732, à Poitiers, affronte non pas une invasion musulmane mais une simple razzia ayant pour objectif le pillage de Tours, il prend certes le contre-pied de ce que des générations d'écoliers français ont appris. Il n'en demeure pas moins qu'un Seignobos déjà avait restitué à

l'événement sa véritable nature – ce que ne manque pas de signaler Flocel Sabaté. Parfois, un certain « cahier des charges » est néanmoins respecté. Ainsi en est-il de Susanne Lachenicht (université de Bayreuth). Dans son approche de la révocation de l'Édit de Nantes (1685), elle va au-delà du discours prévisible sur une émigration économique dont la France aurait fait les frais au bénéfice des États allemands et souligne combien l'intégration des huguenots fut, outre-Rhin, bien moins évidente qu'on ne le prétend. Certains monarques protestants leur fermèrent leurs frontières après avoir d'abord proclamé leur volonté de leur accorder l'asile.

Diên Biên Phu, une défaite américaine

Des accents sont mis sur des zones habituellement peu traitées par les historiens français. On apprend combien les musulmans du Maroc et de Tunisie furent sidérés par la colonisation de l'Algérie entamée en 1830 par Charles X (Mohammed Kenbib, professeur à l'université de Rabat). Que la Suisse



considéra avec effarement l'épisode du Front populaire tout en engrangeant les capitaux français venus chercher refuge dans les coffres helvétiques (Marc Perrenoud, université de Genève) – le lever temporaire en 2001 du secret bancaire révéla qu'entre six à huit milliards de francs suisses, provenant de France, s'y accumulaient en 1937. Ou encore que, vu du Japon, Diên Biên Phu (1954) fut bien plus considéré comme une défaite américaine que française. Yûko Torikata (Kyoto) rappelle que 78 % du coût de l'effort de guerre français en Indochine était pris en charge par Washington. Mais on ne boudera pas son plaisir. Si « l'exotisme » des points de vue n'est pas toujours au rendez-vous, c'est bien une histoire de France fragmentée, conçue sous forme de synthèses assez denses, qui s'offre ici. ■

SERGE HARTMANN

EXTRAIT

« Les Français ont gagné la bataille de Verdun, mais ce fut au prix de 168 000 morts et de près de 200 000 blessés. Les Allemands ont éprouvé des pertes de même quantité mais parce qu'il s'agissait d'un peuple de près de 70 millions d'habitants en face d'une France qui n'en comptait que 39, bien des esprits parmi eux, après la guerre, demeurèrent convaincus que, tout bien considéré, ils avaient été victorieux. » (21 février 1916, Le début de la bataille de Verdun)

GERD KRUMEICH, PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE MODERNE ET CONTEMPORAINE À L'UNIVERSITÉ HEINRICH HEINE DE DÜSSELDORF